

Le poids du livre

La liseuse de Paul Fournel, P.O.L., 217 p.

Manon Plante

Numéro 243, hiver 2013

Nouveaux enjeux de l'édition

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68457ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, M. (2013). Le poids du livre / *La liseuse* de Paul Fournel, P.O.L., 217 p. *Spirale*, (243), 42–43.

Le poids du livre

PAR MANON PLANTE

LA LISEUSE de Paul Fournel
P.O.L., 217 p.

Prise comme je suis au piège d'une formation toute de papier, le titre *La liseuse* ne pouvait qu'évoquer dans mon esprit le tableau *La liseuse à la fenêtre* de Vermeer. Le souvenir flottant, rêvassant, je me rappelais cette lectrice absorbée par les révélations d'une lettre à jamais illisible pour le voyeur qui s'immisce depuis des siècles dans l'intimité de cette chambre feutrée, grâce au drapé laissé tiré. Fruit d'un indéfectible esprit lyrique, mélancolique, ce fantasme de lecture fut largué par son époque et par le roman que signe Paul Fournel : la liseuse s'était convertie en prosaïque iPad.

ILLUSIONS PERDUES

René Dubois, personnage principal, a connu les bons jours de l'édition traditionnelle avant de se voir déclassé par les mutations de son milieu. Ayant dû s'associer pour déjouer la faillite, il fait entrer le loup dans la bergerie : Meunier, le grand argentier de la maison, gère l'endroit selon les plus strictes lois de l'entrepreneuriat, et en huile les rouages afin d'en faire une machine commerciale digne de celles inventées par Balzac au XIX^e siècle. Refusant tout écart entre l'horizon d'attente du lectorat et les livres publiés (compromission qu'avait amorcée en son temps Dubois pour garantir la survie de sa boîte), Meunier s'emploie à produire du best-seller et à réduire le pari de la publication. « *Nous avons vidé les livres de ce qu'il y avait dedans pour en vendre davantage et nous n'en vendons plus. Tout est de notre faute* », déclare l'archaïque éditeur devant la machine folle qu'est devenu le monde de l'édition. C'est pris dans cette mécanique que Dubois se fait offrir, par la main même du diable de Meunier, une de ces nouvelles liseuses. Logique éditoriale commerciale et nouvelle technologie vont donc de pair dans cette fiction : le dispositif du iPad — sorte de bibliothèque infinie, mais en creux — semble être le symptôme de l'ingénierie de l'édition bonne à créer du vent.

PESANTEUR ET LÉGÈRETÉ

D'abord objet de toutes les brusqueries, la liseuse vient jeter la pagaille dans les habitudes de travail de Dubois et met à mal la notion du « poids » de l'écriture, voire de la littérature. Cette pesanteur est d'abord plate-ment physique et donne lieu aux badineries de l'auteur : les 730 grammes de l'engin allègent l'éditeur habitué de déposer les feuillets volants des manuscrits sur la cour-

bure de son ventre, rendent caduque la valise qui doit rapporter le travail à faire à la maison, et permettent d'avoir sous la main la littérature mondiale et les outils de référence dans une légère cyberbibliothèque. Mais cette légèreté pratique a son revers intellectuel ; rapidement, la minceur du contenant en vient à s'opposer à la solidité du contenu : « *il faut se faire une idée de ce que le passage au livre fera subir au texte. D'un coup, une fois imprimé, le texte va devenir solide* » (nous soulignons), fait remarquer Dubois à sa jeune stagiaire. Privé du support papier, le texte est condamné à errer dans les limbes virtuels tel un esprit sans corps. La métaphore démiurgique dit bien quelle alchimie risque de se perdre dans l'avènement de la tablette, l'éditeur se voyant privé de donner forme à l'immatériel. Sans corps le livre, sans trace l'éditeur : se prenant à envisager le futur, Dubois imagine son bureau peuplé par un grand rien : vides les bibliothèques, vide la surface de travail (et incidemment, vide toute la chaîne du livre depuis l'éditeur jusqu'aux représentants et aux libraires). De la légèreté de l'appareil se conçoit donc la disparition physique d'un métier, du milieu du livre et de la communauté qui le portait. Ne reste plus qu'une présence kitsch, *rétro* écrit Fournel, du livre : un objet accroché au mur comme une pièce de musée.

ÉCRANS À L'ÉDITION

L'éditeur fictif qu'est René Dubois représente en sa personne même l'obsolescence de la figure traditionnelle de son corps de métier. Sans jamais adopter un ton tragique ou un discours catastrophiste malgré ses constats, Dubois voit bien que son heure a sonné. Que reste-il de l'édition qu'il a connue lorsque ses auteurs protégés l'abandonnent pour se retourner vers des maisons « *plus proche[s] [...] de la télé* », plus aptes à faire la publicité des écrivains ? Après tout, les pixels se passent bien du vélin ! Voudrait-il se contenter de remettre des textes oubliés en circulation qu'il serait dépassé en rapidité et en coût par POD (Print On Demand), cette machine capable de refabriquer illico un livre épuisé exactement « *comme un cuisinier japonais vous roule à vue un sushi* ». Jusqu'au veston de l'éditeur qui est incapable de s'adapter à cette nouvelle ère de l'écran : si les poches de la veste peuvent mettre à l'abri les indispensables (manuscrits roulés, livres de poche, carnets, stylos, flasques, pipes et cigarettes), il est désuet lorsqu'il s'agit d'y faire entrer un iPad. Malgré tout, Dubois

persévère, demeure en poste, s'adapte au mieux aux nouveaux gadgets, tendances, exigences, muni d'un humour qui lui permet de distiller la gravité de la situation.

DONNER À LIRE

La vitalité de l'éditeur ne se trouve cependant pas dans cette faculté d'adaptation, mais plutôt dans son engagement face à la littérature : chez lui persiste le désir « *de voir comment le goût du texte se transmet* ». La liseuse, symbole des avancées technologiques qui mettent en crise l'édition, sert donc au bout du compte à reformer une communauté de lecteurs. En témoignent son amitié et sa confiance envers les jeunes stagiaires à l'embauche de la maison, qui, pour la plupart, y sont par obligation académique plutôt que par vocation.

*La métaphore démiurgique dit bien
quelle alchimie risque de se perdre
dans l'avènement de la tablette,
l'éditeur se voyant privé de donner
forme à l'immatériel.*

En déléguant l'évaluation de manuscrits, une part du travail éditorial avec les auteurs, mais surtout en soutenant l'implantation d'une maison d'édition secrète au sein de la grande, dédiée à la mise au point d'applications au caractère littéraire pour les nouveaux outils de communication (iPod, iPad, cellulaires), il invite la relève à s'approprier le plaisir du texte et à contribuer à le répandre. L'opération de transmission culturelle cautionnée par Dubois a deux modes, celui exclusivement tourné vers l'entièrement neuf, donc vers l'incitation à la création littéraire, et celui tourné vers le passé, puisqu'il s'agit de redonner à lire des textes déjà publiés selon d'autres protocoles de lecture. Les stagiaires se prennent au jeu, s'y absorbent, tout en contribuant à ralentir les travaux de la machine de Meunier et deviennent peu à peu des oulipiens en herbe. En effet, l'écran se métamorphose en laboratoire pour une littérature expérimentale, tout à fait dans l'esprit des Queneau et Le Lyonnais. D'une certaine façon, Fournel tente de raccrocher cette entreprise à la tradition exploratoire de la modernité plutôt que de la percevoir comme une autre fin de la littérature. Exit cependant toute gravité, le goût du texte qui persiste dans ces modes de partage à consommation rapide doit obligatoirement être ludique. En téléchargement, seront disponibles machines à acrostiches, manufactures à bouts rimés, programmes dans lesquels le lecteur est appelé à manipuler des textes classiques en transformant les costumes, le nom des personnages, etc.

Cette proposition centrale du roman se rapproche d'initiatives numériques, bien réelles cette fois, fomentées par l'Institut de twittérature comparée (voir < www.twitttexte.com >) qui se réclame non seulement de l'Oulipo, mais aussi du vieil art de l'aphorisme pratiqué autant par Blaise Pascal que René Char. Si ces productions en 140 caractères peuvent agir comme stimulant à la création en favorisant l'art de la formule dense et de la chute piquante, elles ne sauraient se confondre totalement aux noms tutélaires sous lesquels elles s'inscrivent. Le monde du gazouillis induit un rapport à la durée qui exclut d'emblée le temps long de la tradition et condamne à la disparition sur un fil continu, la sentence, aussi ciselée soit-elle. Il exclut par le fait même l'inscription d'une pensée dans la durée, dans un projet concerté. Qu'y gagne-t-on alors, sinon un plaisir supplémentaire, sans caractère?

LA VIE QU'IL FAUT TRANSMETTRE

À tout confondre, la littérature et les possibilités de son support, à prendre le scintillement de l'écran pour gage de contenu, c'est l'idée d'œuvre qui s'effrite. Fournel trace d'ailleurs une frontière nette entre le monde des potentialités numériques mises au profit d'une certaine littérature et celui du chef-d'œuvre, qui lui s'attaque à la vie battante plutôt qu'au divertissement. Inconciliables sont le tragique et l'avènement d'une écriture numérique sur mesure. Vivant le deuil de sa femme, Dubois abandonne son métier d'éditeur tout comme son rôle de mentor auprès de la relève, se dépouille de tous les outils qui le mettent à distance de ce qui est pour lui la véritable lecture, s'empare de cinquante chefs-d'œuvre de la littérature, s'enferme dans son appartement et attaque avec rage, colère, passion — tout sauf l'attention diffuse exigée par les nouveaux joujoux électroniques —, son dialogue avec les livres désirés. Pour ce lecteur impénitent, le livre agit comme une « muraille », qui protège du dehors lorsqu'elle est érigée, mais qui ouvre sur le monde à nouveau et de manière différente à mesure que les livresques pierres sont démantelées par la lecture. Pour l'homme qui porte le poids du deuil, la seule communauté intellectuelle et affective qui peuple la solitude est celle des livres et non celle formée par l'intermédiaire des réseaux informatiques. La perte la plus douloureuse s'additionne d'une certaine façon au sentiment récurrent dans le roman de Fournel d'avoir perdu beaucoup de temps à lire des œuvres plus ou moins achevées, acceptables, prévisibles, voire minables. On nous invite à penser que le danger véritable auquel nous faisons face avec l'engouement pour le numérique est de contraindre la littérature aux possibilités de la machine, alors qu'elle sert plutôt de mesure aux jours, lorsque vient le temps de juger si « *la vie devant [soi] vaut encore la peine d'être lue* ». †